

Troubetzkoy N. S., *l'Europe et l'Humanité*, traduction et notes de Patrick Sériot, précédé de *Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques ?*, par Patrick Sériot
Monsieur Roger Comtet

Citer ce document / Cite this document :

Comtet Roger. Troubetzkoy N. S., *l'Europe et l'Humanité*, traduction et notes de Patrick Sériot, précédé de *Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques ?*, par Patrick Sériot. In: *Revue des études slaves*, tome 70, fascicule 2, 1998. pp. 497-501;

https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1998_num_70_2_6521_t1_0497_0000_1

Fichier pdf généré le 04/04/2018

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

COMPTES RENDUS

TROUBETZKOY N. S., **l'Europe et l'Humanité**, traduction et notes de Patrick SÉRIOT, précédé de *Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques ?*, par Patrick SÉRIOT, Liège, Mardaga (Philosophie et langage), 1996, 247 pages, bibliographie, index. ISBN 2-87009-613-5

Le lecteur français connaît le prince Nicolas Troubetzkoy essentiellement comme l'un des fondateurs de la phonologie moderne et un structuraliste éminent à travers la traduction de ses *Principes de phonologie* parue en 1949¹. Cette vision des choses est reprise dans toutes les encyclopédies de langue française et il n'y a guère chez nous que les slavisants pour associer également le nom de Troubetzkoy à ce mouvement d'idées baptisé « eurasisme », qui s'est développé dans certains milieux de l'émigration russe au cours de l'entre-deux-guerres. Autant dire que le présent recueil de traductions à partir des originaux russes sera pour beaucoup de lecteurs français une révélation, révélation d'autant plus paradoxale que la plupart des textes proposés furent publiés à Paris et que beaucoup d'entre eux étaient déjà connus du public anglo-saxon, allemand, italien, voir même bulgare ou japonais...². Patrick Sériot, qui a sélectionné, présenté et traduit cet ensemble de textes, a voulu ainsi combler l'une des nombreuses lacunes de l'information du public français sur la culture russe qui, si on l'appréhende comme un ensemble spécifique, n'en fait pas moins partie intégrante de la vie intellectuelle et du mouvement des idées en Europe et nous interpelle à ce titre.

Le recueil permet ainsi de se faire une idée précise de Troubetzkoy philosophe et idéologue ; il se compose d'un texte de présentation particulièrement dense que l'éditeur a baptisé « Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques ? », texte doté d'une copieuse bibliographie (p. 5-35) ; suit la traduction française de onze textes de Troubetzkoy rangés par ordre chronologique de 1920 à 1939 (p. 37-230), qui sont restitués dans leur intégralité à l'exception du premier d'entre eux, *l'Europe et l'Humanité*, qui a subi quelques allègements ; on trouvera ensuite une bibliographie des œuvres à laquelle ne manquent que les traductions qui ne renvoient pas à des monographies (p. 231-240) et qui, avec ses 130 titres, témoigne de l'extrême fécondité de l'A. ; l'ouvrage se termine par un index idéologique où les renvois sont rangés dans les rubriques « nations », « noms propres », « langues » et « peuples » (p. 241-245).

Comment Patrick Sériot nous présente-t-il « son » Troubetzkoy ? comment répond-il à l'interrogation qu'il pose d'emblée, Troubetzkoy « linguiste ou historiosophe des totalités organiques » ? On trouvait déjà des éléments de réponse dans une précédente étude intitulée *la Double Vie de Troubetzkoy, ou la Clôture des systèmes*³ ; ici, on commence par retracer la biographie en montrant comment le jeune savant sut très tôt trouver sa voie propre en réaction contre la tradition néo-grammairienne de Fortunatov et le monopole des études indo-euro-

1. N. S. Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, trad. de l'allemand J. Cantineau, Paris, Klincksieck (Tradition de l'humanisme, t. VII), 1949 ; nouveau tirage corrigé par L. J. Prieto, Paris, Klincksieck, 1976.

2. Cf. la bibliographie qui figure aux pages 230-243.

3. P. Sériot, « La double vie de Troubetzkoy, ou la clôture des systèmes », *le Gré des langues*, n° 5, 1993, p. 88-115.

péennes qui caractérisaient la linguistique russe d'avant 1914. En même temps, l'environnement familial et intellectuel ainsi que l'« air du temps » ne pouvaient que favoriser chez Troubetzkoy une culture multiforme et ouverte aussi bien sur la littérature que sur l'art, l'ethnologie, la réflexion historique, les sciences humaines de l'époque. Vient ensuite la rupture de 1917, l'exil à Sofia, puis à Vienne ; c'est dans ces années que se crée l'eurasisme « pour lequel la Russie n'est ni l'Europe ni l'Asie, mais un troisième continent, un "monde à part", situé à l'Est de l'Europe et au Nord de l'Asie (p. 12). » Et pour mieux étayer sa thèse, Troubetzkoy met sur pied une théorie globalisante, holiste, qui distingue dans les sciences le côté descriptif et le côté interprétatif, d'où des sciences doubles : histoire et historiosophie, ethnographie et ethnosophie etc. (cf. p. 29), système qui n'est pas sans analogie avec le profil *bifrons* de son auteur. Mais la synthèse se réalise à l'étage supérieur grâce à la « personologie », adaptée à l'étude d'une personne collective, symphonique et particulière qui est, bien sûr, l'Eurasie, objet d'études non pas construit mais donné ontologiquement à découvrir, et qui regroupe les Slaves orientaux ainsi que les peuples regroupés sous le terme de « Touraniens » : Turcs de la steppe, Finno-ougriens, Samoyèdes, Mongols et Mandchous. Dans cette optique, la linguistique n'est qu'un élément d'un système beaucoup plus vaste (d'où certainement le sous-titre retenu pour le recueil, *Écrits linguistiques et paralinguistiques*). Or, pour Troubetzkoy, c'est précisément cette vision symphonique qui manque au savoir de l'Occident.

Cette introduction nous aide à comprendre que le premier texte de Troubetzkoy, écrit en 1921 et qui donne son titre au recueil, *l'Europe et l'Humanité*, doit être glosé en fait comme « l'Europe contre l'humanité ». Ici, comme dans tout le reste du recueil, sont inlassablement répétés, martelés et développés sur tous les modes les thèmes eurasiens dans une pensée du discontinu puisqu'il s'agit avant tout de distinguer, de couper l'ensemble eurasiens du reste du monde, et avant tout du monde occidental, « romano-germanique », « cosmopolite » (auquel on rattache, à la différence des slavophiles, les Slaves occidentaux), considéré comme le plus pernicieux qui soit car « l'européanisation est un *mal absolu* » (p. 81). Le lecteur cependant sera captivé par une lecture qui mêle les points de vue anticonformistes les plus surprenants ainsi que les plus profondes intuitions et prémonitions, l'archaïsme et le modernisme, le tout exposé avec l'éloquence et la véhémence d'un moraliste et d'un pamphlétaire. Ainsi en est-il ici avec la réhabilitation des cultures dites « primitives » et la satire féroce de l'eurocentrisme (p. 45-82) qui anticipe sur la repentance et la remise en cause par elle-même de l'ethnologie à laquelle on assiste de nos jours. Dans le texte qui suit, « Sur le vrai et le faux nationalisme », également écrit en 1921 (p. 83-95), l'A. prône une sorte d'harmonie universelle établie à partir du moment où chaque peuple se reconnaît dans son authenticité : « Si l'homme ne peut être reconnu véritablement sage, vertueux, beau et heureux que lorsqu'il est parvenu à se connaître lui-même et à "devenir lui-même", il en va de même pour un peuple. » (p. 89). Dans *le Sommet et la Base de la culture russe : les fondements ethniques de la culture russe* écrit la même année (p. 97-114), la démonstration est plus linguistique, ethnographique et historique puisqu'il s'agit de prouver que la culture russe authentique est plus proche de celle de ses voisins orientaux, indo-iraniens et autres, que de celle de ses voisins occidentaux ; on s'amusera à retrouver malgré tout dans l'argumentaire linguistique de cette pensée anti-indo-européenne comme un écho de la répartition classique des langues indo-européennes entre type *centum* et type *satem*. Avec *la Tour de Babel et la Confusion des langues* écrit en 1923 (p. 115-126), la malédiction de la confusion des langues devient bénédiction et enrichissement, et nous pouvons ici penser à la tradition augustinienne opportunément rappelée dans une anthologie récente où figure d'ailleurs ce même texte de Troubetzkoy⁴. Ce texte expose l'idée selon laquelle les affinités, les homologues, les caractères acquis, sont plus importants pour regrouper les langues que leurs liens de parenté, au contraire de la tradition linguistique historico-comparative et néo-grammairienne : c'est encore un plaidoyer *pro domo* en faveur de l'Eurasie comme espace linguistique cohérent « au-delà de la diversité de son peuplement ». *L'Élément touranien dans la culture russe*, paru en 1925, fournit un bon exemple d'approche globalisante faisant intervenir tous les domaines des sciences humaines pour les

4. Cf. P. Caussat, « Introduction générale », in : P. Caussat, D. Adamski et M. Crépon, éd., *la Langue source de la nation : messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle)*, Liège, Mardaga, 1996, p. 18-21.

besoins d'une démonstration qui en vient même à réhabiliter le joug mongol : « Pour chaque nation, être sous un joug étranger n'est pas seulement un malheur, c'est aussi une école. » (p. 149)⁵. Le texte qui suit, *le Problème ukrainien*, qu'il convient de dater de 1927 et non de 1926, annonce ce que des travaux récents ont largement confirmé : aux XVI^e-XVII^e siècles, l'Ukraine a été le vecteur essentiel des influences occidentales en Russie moscovite⁶. Mais il s'agit ici surtout pour l'A. de s'opposer au nationalisme ukrainien ; pour unifier les Slaves orientaux en un système unique, il propose une sorte de construction à deux étages (l'homologue de la structure et de la superstructure des marxistes ?) : à l'étage supérieur, la culture pan-russe, à l'étage inférieur, pour être en phase avec le peuple dans toute sa diversité et obtenir son adhésion à l'ensemble, la nécessaire souplesse dans l'adaptation qui doit permettre de faire apparaître « un arc-en-ciel aux teintes locales nettement différenciées » (p. 167). Nous trouvons ensuite un court texte théorique important, intitulé « Sur le problème de la connaissance de la Russie par elle-même » (p. 175-180), écrit en 1927, qui nous éclaire sur la « personnalité » comme une vision du monde fondée sur l'inclusion et la dépendance : « Il existe ainsi, à côté des personnes *individuelles*, des personnes *collectives*, formées d'un seul peuple ou de *plusieurs peuples*. » (p. 176). Quant à la méthode, on l'appellerait de nos jours « pluridisciplinaire » : « L'étude est alors menée simultanément par plusieurs sciences : géographie, anthropologie, archéologie, ethnographie, statistique, histoire, histoire de l'art, etc. » (p. 178). Et tout cela doit aboutir à un programme d'action en établissant « quelles conditions politiques, économiques, etc., sont les plus propices à la vie et à l'évolution de la personne en général et d'une personne concrète en particulier. » (p. 179). Dans le texte qui suit, écrit en 1927 et intitulé *le Nationalisme pan-eurasienn* (p. 181-191), on trouvera une analyse de l'ex-U.R.S.S. d'une étonnante actualité puisque l'A. rappelle que le nouveau régime a cru assurer la cohérence de l'ensemble en reléguant à l'arrière-plan l'ancien dominateur russe (or on sait que c'est l'une des sources du malaise russe à l'heure actuelle⁷) et en faisant de la haine de classe un principe de gouvernement ; l'A. montre qu'il y a là une illusion qui ne peut rendre qu'inévitable la résurgence des nationalismes séparatistes ; il préconise pour sauver l'unité de l'ensemble (dont il ne remet absolument pas en cause la cohérence, les limites, la justification...) le nationalisme pan-eurasienn basé sur un sentiment de « communauté de [...] destin historique » (p. 189). Pas moins intéressant est le texte intitulé « Sur le racisme » écrit à Vienne en 1935, trois ans avant l'Anschluss, à une époque où le nazisme triomphait en Allemagne (p. 193-202) ; ce texte est précisément une réaction à l'influence grandissante de l'antisémitisme parmi les émigrés russes installés en Allemagne. Or, pour l'A., les traits particuliers négatifs qu'il trouve chez les Juifs s'expliquent précisément par leur éternelle condition d'émigrés et sont donc des traits acquis et non héréditaires ; que les conditions changent, et la psychologie juive changera, et l'A. de prôner le métissage comme solution : « [...] du sang noir coulait dans les veines de notre plus grand poète A. S. Pouchkine. » (p. 201). L'eurasisme est en effet aussi critique vis-à-vis du matérialisme anthropologique du racisme allemand que du matérialisme économique car aussi bien l'un que l'autre nient la liberté humaine. La même année Troubetzkoy écrit *Sur l'idée dirigeante de l'État idéocratique* (p. 203-209) où il oppose l'idéocratie, régime adapté à l'Eurasie conçue comme « monde séparé », à la démocratie : « L'U.R.S.S. est un peu plus près du but, ne serait-ce que parce que son territoire est un monde séparé, potentiellement autarcique, habité par des peuples non apparentés, mais partageant un destin historique commun. » (p. 208). Là encore la critique du national-socialisme, apparenté à un « nationalisme zoologique » (*ibid.*) est sous-jacente. Le recueil se termine avec

5. Cf. un autre texte de Troubetzkoy, publié sous le pseudonyme de « I. R. » : *Наследие Чингисхана : взгляд на русскую историю не с Запада, а с Востока*, Berlin, Evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 1924.

6. Cf. A. Kappeler, *la Russie, empire multiethnique*, Paris, Institut d'études slaves, 1994 ; L. Durovič, « Émergence de la pensée grammaticale en Russie ancienne et formation de la grammaire du russe normé », in : P. Sériot, éd., *Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, Paris, Presses universitaires de Vincennes (Histoire, épistémologie, langage, t. XVII, fasc. 2), 1996, p. 17-32 ; A. Kappeler, *Petite histoire de l'Ukraine*, Paris, Institut d'études slaves, 1997.

7. Cf. V. Jobert, *la Fin de l'U.R.S.S. et la Crise de l'identité russe*, Paris, Université de Paris-Sorbonne, p. 89-110.

« Réflexions sur le problème indo-européen » (p. 211-228), texte écrit en 1936, seule étude purement linguistique du recueil et qui inclut une note inédite où l'A. critique le marrisme (p. 228-229). On retrouve ici le Troubetzkoy iconoclaste des débuts dont la critique publique des reconstructions de Šaxmatov avait « fait l'effet d'une bombe⁸ ». Il remet en effet en question les dogmes de l'école historico-comparative en linguistique, son obsession génétique : « Ainsi une famille de langues peut être le produit d'une évolution purement divergente ou purement convergente ou, enfin, de la combinaison des deux types d'évolution en proportions variées. » (p. 214-215). Et surtout, il apporte à nouveau de l'eau au moulin de l'eurasisme puisqu'il donne l'avantage aux langues agglutinantes « altaïques » (celles parlées justement par les non-Slaves de l'ensemble...), qui présentent un idéal vers lequel tendent les langues dites indo-européennes : « C'est pourquoi elles continuent d'évoluer dans cette même direction, sans rompre toutefois avec certains éléments de leur structure "intermédiaire". C'est ce qui les rend si changeantes, surtout si on les compare aux langues altaïques. » (p. 228).

C'est ainsi que l'on voit jusqu'à dans ce dernier texte Troubetzkoy défendre son concept de l'Eurasie comme ensemble spécifique par tous les arguments scientifiques dont il dispose. S'agit-il là cependant d'une pensée refermée sur elle-même à l'image du monde clos dont il rêve ? En fait, ce n'est certainement pas un hasard si l'on voit Patrick Sériot multiplier dans sa présentation les références aux penseurs occidentaux : Hegel, Durkheim, Emmanuel Mounier, Gabriel Marcel, Abram Kardiner, Georges Sorel, Ernst Jünger, Oswald Spengler etc. Ne retrouve-t-on pas là une vieille constante de la contestation de l'Occident par une Russie en quête d'identité ? car ici, comme pour les slavophiles et tant d'autres mouvements russes, c'est l'Occident qui fournit les cadres de pensée que réclame sa propre remise en cause. L'affirmation identitaire, même extrapolée à l'« Eurasie », n'en suit pas moins la démarche initiée par les penseurs romantiques allemands aux XVIII^e-XIX^e siècles, en opposition au modèle français « universaliste », au rationalisme de Descartes et des Lumières, avec des racines que certains vont chercher dans une Réforme qui avait conféré aux différentes langues et nations une dignité nouvelle, indépendamment de toute filiation gréco-latine. Comme chez les comparativistes germaniques, la linguistique est ici instrumentalisée, mise au service de l'idéologie. On relèvera par ailleurs que le concept même de monde « romano-germanique » comme ensemble homogène est des plus discutables car les affinités sont nombreuses entre l'Allemagne et les pays de l'Est⁹, de sorte que l'ensemble eurasiatique que cherche à délimiter strictement Troubetzkoy pourrait bien n'être qu'une entité floue et incertaine, ourlée et largement festonnée de multiples inclusions et intersections. En allant chercher encore plus loin, on pourrait constater qu'on a là un système qui renoue une fois de plus, n'en déplaise à Troubetzkoy, avec la tradition européenne des grands systèmes du XVIII^e siècle construits sur des *a priori* philosophiques ; on admirera d'autant plus la majestueuse ampleur d'une vision qui présente une vue intégrée de l'ensemble du savoir linguistique de l'époque dans une synthèse ambitieuse, totale, une sorte d'anthropologie générale et totalisante appliquée à un objet appréhendé dans toute sa complexité. L'organicisme non plus n'était pas une découverte dans la pensée d'alors puisqu'il inspirait déjà la réflexion du romantisme allemand sur l'ethnos et la nation. Et la « personologie », l'érudition, la largeur de vues de Troubetzkoy, n'évoquent-elles pas celles des humanistes de la Renaissance ?

On peut penser cependant que les textes de Troubetzkoy auraient pu être situés avec encore plus de précision dans le contexte et la tradition russes. Les indications de ce genre sont peu nombreuses et allusives (p. 8, 14...) ; de nombreuses autres correspondances viennent à l'esprit : marrisme, politique orientale de l'U.R.S.S., idée de polyphonie en littérature chez Baxtin à mettre en parallèle avec la vision symphonique de la personologie, même logique d'enfermement, du « chacun chez soi » dans le repli de l'U.R.S.S. sur elle-même en ces

8. N. S. Troubetzkoy, « Notes autobiographiques », in : id., *Principes de phonologie*, *op. cit.*, p. XIX.

9. « Quant à l'Allemagne elle-même, elle semble occuper une place singulière dans l'Europe occidentale, qui la rapproche, par bien des aspects, de modes de pensée plutôt représentatifs de l'« Est ». » (P. Sériot, « Introduction », in : id., éd., *Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII^e siècle à nos jours*, Lausanne, Université de Lausanne, 1996, p. II).

années, mouvement des « Scythes » en littérature, idées développées par Solženicyn à l'heure actuelle... Mais énumérer toutes ces homologues et correspondances aurait considérablement alourdi la présentation, même si le lecteur non slavisant risque de perdre ainsi quelques repères essentiels. Il aurait été surtout intéressant d'essayer de montrer dans quelle mesure les *Principes de phonologie*, texte de référence du structuralisme quasiment canonisé en France, pouvaient s'inscrire dans la totalité organique esquissée par Troubetzkoy. Car l'A. de *l'Europe et l'Humanité* n'apparaît comme rien moins que structuraliste et il est décidément aux antipodes de la sémiologie saussurienne.

Dans tous les cas, grâce à ce recueil, le public français peut désormais appréhender la figure de Troubetzkoy dans toute sa complexité, celle d'un savant paradoxal encore plus dans le monde que hors du monde, et il disposera de textes essentiels à la compréhension de la pensée russe contemporaine. Le même travail reste à faire pour son compagnon pragois, Roman Jakobson, qui fut eurasiatique à la même époque, quitte à être ensuite des plus discrets sur cette étape de son évolution. La préface qu'il avait rédigée aux États-Unis en 1982 pour *l'Europe et l'Humanité* est d'ailleurs ici reproduite (p. 37-44) et Patrick Sériot nous rappelle à propos de la correspondance entre Jakobson et Troubetzkoy : « Il reste à espérer que ce document irremplaçable de l'histoire des idées linguistiques sera un jour traduit en français. » (p. 12). L'ouvrage ouvre ainsi de nouvelles directions de recherche et suggère que l'œuvre de Jakobson, elle aussi, devrait être remise entièrement en perspective (en attendant que paraissent après les *Selected writings des Complete writings...*).

Nous terminerons en saluant le travail du traducteur qui a su mettre des textes difficiles à la portée de francophones, quitte à adopter sur ce point le mode de pensée relativiste de Troubetzkoy lorsqu'il précise qu'il a dû traduire « dans un système de pensée compréhensible pour des francophones, nourris à une autre tradition intellectuelle » (p. 31). Un seul regret : l'index ne concerne que les textes de Troubetzkoy et laisse de côté la présentation et l'appareil de notes de Patrick Sériot.

Roger COMTET

RICHTEROVÁ Sylvie, Ticho a smích : studie z české literatury (le Silence et le Rire : études sur la littérature tchèque), Praha, Mladá fronta, 1997, 200 pages. ISBN 80-204-0662-X

Le livre, composé de neuf études, d'une note bibliographique et de la bibliographie des ouvrages cités, se rattache à l'ouvrage que l'auteur avait publié, il y a une dizaine d'années, sous le titre *Slova a ticho* (les Mots et le Silence, München, 1986). Il s'agit d'un ensemble d'articles sur des interrogations existentielles face à l'acte sémantique et à ses conséquences, questions dont S. Richterová s'occupe depuis des années. L'ouvrage est constitué en principe des articles publiés auparavant dans diverses revues ; toutefois, il présente une unité de conception qui témoigne de l'engagement intellectuel et éthique de l'auteur, et qui ouvre en même temps une nouvelle perspective dans la recherche littéraire. On y trouve une érudition profonde et solide qui ne se limite pas à la citation d'ouvrages récents, mais prend en considération des auteurs dès l'Antiquité (Platon, Épictète) jusqu'à nos jours (Wittgenstein, Foucault, Glucksmann, Eco). Le recueil, consacré à la littérature tchèque du XX^e siècle, analyse les écrivains choisis dans le contexte européen, et même mondial, et ainsi démontre-t-il la communauté et les interférences culturelles où il n'y a pas de « grandes » et de « petites » littératures, mais où l'on est situé devant des problèmes qui concernent l'humanité tout entière.

Après une introduction confrontant et interprétant diverses conceptions du rire chez Kant, Baudelaire, Nietzsche, Bergson, Kafka, Hašek, Vančura, Kolář, Kundera et autres, l'auteur présente une analyse approfondie de la polyvalence et de l'ambiguïté du comique dans l'œuvre et dans le comportement de Jaroslav Hašek — et de ceux qui ont essayé d'interpréter son héritage, en y appliquant parfois des conceptions figées, idéologiques ou pseudo-morales. Plus d'une moitié du livre est en effet consacrée à l'auteur du *Brave soldat Chvéik*, mais en réalité il s'agit de tout un éventail de confrontations de l'auteur tchèque avec d'autres écri-